

*A Monsieur Victor Loret
en très respectueux hommage et avec mes meilleurs vœux.*

MATHIEU VARILLE

RÉFLEXIONS

SUR

L'OLIVIER



ÉDITIONS
LYON



PROVINCIA
1937

A mes amis
pour le premier jour de l'an 1938.

A Charles FOROT.

L'olivier ne participe point à l'enthousiasme exubérant de la nature; sa croissance est si lente qu'elle défie l'observation.

Rares sont ceux qui ont éprouvé sur leurs lèvres la saveur des fruits de l'olivier qu'ils ont planté ; mais ils ont eu l'orgueil de travailler pour ceux de leur lignée.

Les égoïstes arrachent les oliviers qui poussent lentement et rapportent peu, Il en est de même des paresseux qui craignent la récolte longue et pénible. Ils ignoreront toujours la symphonie heureuse de la terre rouge sous les oliviers gris, ils n'entendront jamais le bruit du vent dans les feuilles vivantes comme les vagues de la mer.

L'olivier ne meurt que si l'homme le tue. Quand la rigueur de l'hiver a fait périr son tronc noueux, de sa souche au printemps jaillit une nouvelle vie, et sa vigueur renaît, car il porte en soi un principe éternel. Certaines races humaines ont un semblable privilège, qui entre parfois en perdition, pour refleurir plus tard d'une ardeur juvénile.

L'olivier redoute l'excessive humidité, le brouillard l'étouffe et la brume glacée lui est insupportable. Deux jours de pluie maussade stérilisent pour l'année une olivette en fleurs. C'est un maraud fieffé qui se permet d'être délicat comme un aristocrate.

Le bois de l'olivier est dur comme l'acier, il peut être poli et son contact onctueux est une volupté ; apaisante douceur de la canne au pommeau bien tourné et de la boule à reprendre les bas.

Par un étrange mimétisme, le feuillage de l'olivier paraît toujours couvert de la poussière de la route qu'il borde ou du terrain rocailleux dont il vit chichement. Il est comme la vierge voilée qui cache son cœur aux indiscrets.

Dans la Provence virgilienne, il se met en boule pour mieux résister à la fureur implacable du mistral et du sirocco. Il se carre dans sa force pour mieux époumonner le vent. Il est râblé comme un paysan du Luberon et musclé comme un débardeur des ports.

Quand l'arbre vieilli ne porte plus de fruits, le cultivateur lui redonne une vigueur nouvelle en lui greffant l'écorce d'un jeune plant. N'y a-t-il pas, dans cette transfusion d'une énergie neuve à la vieillesse défaillante, une leçon grandiose de la nature, dont les peuples tardent toujours trop longtemps à faire leur profit ?

L'olivier se reproduit avec sûreté par la transplantation des souquets issus du pied de l'arbre, ou par la semence des noyaux, mais alors il ne faut pas être pressé ni gager sa réussite. Celui qui sème à tout vent ne doit pas craindre les déboires, mais celui qui donne sa substance en s'amputant pour autrui du meilleur de lui-même, mérite le succès.

Les oliviers sauvages sont épineux, il faut les greffer pour qu'ils produisent des fruits savoureux. Les hommes frustes, qui ont l'âme neuve, deviennent les meilleurs quand leur cœur s'est ouvert au verbe de vérité.

L'olivier ne doit pas excéder en hauteur le diamètre le plus large

de son branchage. L'homme ne s'élèvera pas vers de trop hautes cimes, s'il veut que son influence demeure ; jamais les sommets du rêve ou de l'ambition n'ont conquis le monde.

Le tronc de l'olivier, même plein de santé, est celui d'un arbre à demi-mort. Il ne faut point se fier à l'aspect de ces vieillards que la vie paraît abandonner ; leur pensée est demeurée sous cette enveloppe flétrie et en jaillit parfois comme une étincelle. Ils se dépensent rarement en paroles inutiles et la sublimité de leur raisonnement vaut souvent mieux que les flammes dévorantes de la jeunesse.

L'olivier porte une ombre transparente et grisâtre, une lumière d'éclipse règne sous sa ramure ; il est insouciant d'abriter les hommes qui n'y trouvent point de fraîcheur. La feuille de l'olivier se baigne dans le soleil avec tant de joie qu'elle n'en veut priver personne.

Son feuillage semble à l'épreuve du temps, car il ne se dépouille des anciennes feuilles que lorsque les nouvelles ont poussé. Aussi, les sages l'ont-ils donné comme le vivant symbole de l'éternité.

L'olivier, dit le paysan, répète sans cesse : déshabille-moi quand il est temps et je t'habillerai au bon moment ; ce qui veut dire : ne taille jamais mes branches en automne ou en hiver, car je ne pourrais me défendre contre les frimas.

Les filles qui cueillent les olives n'ont plus la taille mince, le petit châle en pointe, la longue jupe noire et la coiffe à rubans ; leurs cotillons sont courts, leurs bas clairs, et leurs cheveux au vent, mais leurs gestes gardent l'harmonie des œuvres séculaires.

Les meules de pierre ont écrasé la pulpe ; et l'huile, riche des dons de la nature, s'écoule du pressoir. Le mystère s'est accompli et la douceur de vivre semble rendue au monde, quand les jarres sont pleines.

Noé, pour faire sa paix avec la terre dévastée, envoya la colombe qui rapporta un rameau d'olivier ; le Christ, à l'agonie, souffrit toutes les tortures de l'âme au jardin des Oliviers ; le mufti égrène son cha-

pelet d'olives desséchées, en union de pensée avec le Prophète ;
l'athlète frotte d'huile ses membres engourdis ; Minerve a pour sceptre
une branche d'olives, dont Phœbus ornait son char triomphant.

J'ai rêvé de la paix, des bonheurs surhumains, des tragédies divines
et terrestres, mais je pense quand même à la jarre lépreuse suant tou-
jours son huile dans la tiédeur des caves.



ACHEVÉ D'IMPRIMER,
LE 25 DÉCEMBRE 1937,
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE VAUCANSON,
2, RUE CALLIET, A LYON.